

"Viviane Reding: Je vis une aventure fantastique" dans Le Quotidien (26 avril 2004)

Légende: Viviane Reding, membre de la Commission européenne responsable de l'éducation et de la culture depuis le 16 septembre 1999, accorde en avril 2004 un entretien au journal luxembourgeois Le Quotidien dans lequel elle explique avec passion en quoi consiste son métier.

Source: Le Quotidien. 26.04.2004. Luxembourg: Lumedia S.A. "Entretien avec Viviane Reding", auteur: Berche, Denis, p. 2.

Copyright: (c) Le Quotidien

URL:

http://www.cvce.eu/obj/viviane_reding_je_vis_une_aventure_fantastique_dans_le_quotidien_26_avril_2004-fr-6488168d-beac-46df-a930-842dcf8b6cb7.html

Date de dernière mise à jour: 31/08/2016



«Je vis une aventure fantastique»

Journaliste, elle a été dix ans députée CSV, puis dix ans députée européenne. Viviane Reding en termine avec cinq années au poste de commissaire européenne. Elle rêve d'un second mandat à Bruxelles.

Entretien : Denis Berche

***Le Quotidien* : Quel bilan dressez-vous des ces bientôt cinq années passées à la Commission européenne?**

Viviane Reding : Pendant ces années, j'ai eu l'énorme chance et le privilège de faire le métier le plus extraordinaire qu'on puisse avoir en Europe aujourd'hui. Être commissaire européen, c'est se retrouver à chaque instant au cœur de la construction de l'Europe, c'est devoir convaincre parlementaires européens et ministres des 25 États membres de construire l'avenir, c'est trouver des compromis malgré les diversités culturelles.

Aviez-vous rêvé de faire un jour ce bout de chemin à Bruxelles?

Non, je n'en avais pas rêvé mais, en même temps, je m'y étais préparée. J'ai passé dix ans dans la politique luxembourgeoise en tant que députée ou conseillère communale d'Esch-sur-Alzette. J'ai appris comment on pouvait faire les lois et comment parfois la jurisprudence pouvait les défaire. J'ai ensuite passé dix ans comme députée européenne. Au Parlement européen, j'ai appris l'art du compromis dans le respect des diversités culturelles. C'était une façon différente de faire de la politique.

Vous n'avez jamais été ministre. Pourquoi?

Si j'avais dû l'être, cela aurait dû se passer du temps où j'étais députée à Luxembourg. Cela ne s'est pas fait, je n'ai aucune amertume.

Vous souvenez-vous de votre nomination à la Commission?

J'étais prête et Jean-Claude Juncker m'a fait confiance. Dès les premières secondes, j'ai eu des atomes crochus avec Romano Prodi. Pendant mes dix ans de Parlement européen, j'avais pu observer de près comment fonctionnait la Commission. Cela coulait de source que je m'y retrouve.

Culture, éducation, jeunesse, sport et médias, c'est un beau portefeuille...

C'était le souhait de Romano Prodi. C'était une gageure car, dans certains de ces domaines, les politiques n'existaient pas réellement. Dans l'éducation, il y avait le programme Erasmus, mais pas grand-chose d'autre. Puisque l'Europe veut mettre en place une véritable société de la connaissance, il a fallu se retrousser les manches et convaincre beaucoup de monde de la nécessité de créer une véritable politique européenne de l'éducation. Il a fallu débloquer le processus de Bologne, inventer Erasmus Mundus pour que les universités puissent s'unir entre elles et créer des centres d'excellence, s'engager pour la formation professionnelle... En peu de temps, nous avons avancé à pas de géant.

Que pense la commissaire luxembourgeoise à l'éducation de l'éducation à la luxembourgeoise?

Vous pouvez imaginer que je suis profondément gênée de voir qu'au niveau international, le Luxembourg est abonné aux dernières places, quelles que soient les méthodes statistiques utilisées. À mon avis, il ne sert à rien de débattre du thermomètre. Mieux vaut s'occuper de la maladie car, à terme, notre pays ne peut pas aspirer à une place importante dans la société de la connaissance s'il n'est pas à la pointe de l'enseignement.

Que saviez-vous du sport avant d'en avoir la charge à Bruxelles?

En me donnant le sport, Romano Prodi m'a dit : «Tu n'auras rien ou presque à faire». Quand je vois tout ce que nous avons dû faire, j'en souris. Dès le départ, je me suis retrouvée face à la FIFA et à l'UEFA (les fédérations internationale et européenne de football) pour le problème des transferts de joueurs. Dans toutes ces nobles institutions, domaines mâles par excellence, je suis venue en tant que femme pour souvent dire «Stop» et cela les a désarçonnés. Avec un homme, ils auraient été plus directs, plus passionnés, plus violents. J'ai eu droit à plus d'écoute, plus de dialogue et plus de compréhension.

Vous étiez la candide de service...

Je découvrais et j'analysais froidement. Je disais ensuite où étaient les responsabilités. Si les grands dossiers ont été les plus spectaculaires, ils n'ont pas été, pour moi, les plus marquants. Si le sport spectacle est une chose, je lui préfère le sport citoyen qu'on peut utiliser pour résoudre les problèmes de racisme et de violence, celui qui permet à la jeunesse européenne de s'éduquer par le sport, de bouger son corps en musclant sa tête. Pour utiliser l'instrument sportif à des fins citoyennes, nous avons des milliers de projets avec les fédérations, les clubs, les écoles, les associations.

Et le sport professionnel?

Il est menacé par un double danger, la surcommercialisation et le dopage, l'un découlant de l'autre. On est en train, tout simplement, de détruire le sport qui peut être beau et magnifique comme aux Jeux mondiaux des handicapés mentaux à Dublin. J'y ai rencontré la joie à l'état pur en voyant un jeune handicapé réussir à se dépasser. C'est mon plus fort souvenir.

Quel est votre plus grand regret dans le domaine du sport?

L'incapacité des gouvernements à respecter leur parole en matière de combat contre le dopage. Ce ne peut pas être chacun pour soi et Dieu pour tous. C'est le combat de tous dans l'Union européenne, le combat du sport, de la santé, de la justice et de la police. Si je reconnais un échec, c'est bien celui-là. Sans doute faut-il que le sport soit encore un peu plus détruit pour qu'il y ait une réaction à l'unisson.

Quelle a été votre action dans le domaine de jeunesse?

Jusqu'alors, la politique de la jeunesse était faite par les moins jeunes. J'ai bousculé cela, j'ai inversé la tendance. J'ai donné la parole aux jeunes pour qu'ils fassent part de leurs aspirations.

Et pour la culture?

Il y a beaucoup de projets, mais trop peu de moyens pour les réaliser. Néanmoins, j'ai voulu faire bouger la culture en Europe, créer des ponts entre les cultures nationales, faire voyager les films, les œuvres, les artistes. Et nous avons débloqué la morosité du cinéma européen. Nous avons des talents formidables. Le film européen est génial. Nous faisons tout pour le promouvoir, notamment avec les Cinédays, la première manifestation culturelle paneuropéenne. Les grands festivals se sont ouverts à l'Europe. Les 17 et 18 mai, il y aura les journées de l'Europe au Festival de Cannes.

Quelle est l'ambiance de travail à la Commission?

Excellente. Nous avons rarement voté dans la Commission Prodi. Nous avons souvent discuté, parfois longuement, mais nous sommes parvenus à trouver un consensus dans l'intérêt des Européens. C'est le miracle de tous les jours, mais c'est encore plus beau quand des personnalités si différentes parviennent à s'entendre.

Vous semblez amoureuse de la Commission. Souhaiteriez-vous rempiler pour cinq ans?

C'est mon souhait. Puisque le Parlement européen a toujours demandé à un maximum de commissaires de passer par le scrutin universel, je suis candidate aux élections européennes sur la liste du CSV. J'expliquerai

l'Europe, mais je ne participerai pas aux polémiques partisans. Je respecterai un devoir de réserve.

Souhaiteriez-vous garder les mêmes portefeuilles?

Cela peut être un autre poste. Dans la future Commission élargie, nous aurons besoin de gens expérimentés.

Scénario catastrophe : vous n'êtes ni députée européenne, ni commissaire. Que faites-vous?

Je m'occuperai de mon jardin et de ma petite famille.